

L'ARBRE

de
VINCENZO DI LALLA

J'avais passé un bel hiver, puis, peu après le début de printemps, l'arbre se revêtit de nombreuses feuilles et couvrit ma fenêtre. J'avais prié en vain pour que cela n'arrive pas mais lentement son feuillage s'était épaissi et l'avait cachée à ma vue. Jour après jour, heure après heure, feuille après feuille je vis disparaître ma dernière espérance, mon dernier intérêt, mon dernier amour et aussi la lumière ! Je devenais fou. Je courais sur mon fauteuil roulant d'une pièce à l'autre, d'un mur à l'autre, toujours vers la fenêtre, je voulais la voir. Je ne pouvais m'empêcher de regarder par la fenêtre, mais désormais, l'arbre se mettait entre nous. Je priais le vent pour qu'il souffle sur ces feuilles, qu'il rompe ces branches, mais c'était le printemps et le vent n'avait plus de souffle et le feuillage était trop dense. Tel un supplice, petit à petit il la retira de ma vue, jour après jour, heure après heure, feuille après feuille, on aurait dit qu'il le faisait exprès.

- Arbre - disais-je - que fais-tu ?... Cette fenêtre est ma vie, derrière cette fenêtre il y a la femme que j'aime... Arbre, je suis malade, je n'ai plus mes jambes, ma seule raison de vivre est cette fenêtre.

Mais mes pleurs étaient inutiles : un jour il me la couvrit complètement, Alors je me résignai à attendre l'automne, Comme l'attente fut longue, comme ma vie fut vaine ! Je me levais le matin, je me glissais sur le fauteuil roulant et on me poussait vers la fenêtre et je vivais là et le soir n'arrivait jamais. Je cherchais un trou parmi le feuillage pour voir un peu de la femme

que j'aimais, un instant de son visage, mais c'était inutile : les feuilles étaient innombrables et l'éternité des journées me faisaient me souvenir et devenir fou. Oh, l'angoisse des souvenirs, l'éternité de l'angoisse, mes jambes, mon inutilité ravageuse, l'immobilité de ma jeunesse, que tout cela me faisait souffrir !... Je fleurissais dans la jeunesse avant l'hiver, j'avais des jambes !... je courais, je vivais dans la jeunesse : J'avais mes jambes avant l'hiver ! L'arbre devint mon ennemi et mon ami, selon mes pensées : quelquefois je le méprisais. Je l'injuriais, je le haïssais, d'autres fois je l'exaltais, je comptais ses feuilles, ses branches, je découvrais ses couleurs et je lui parlais : oui, je lui parlais aussi !... Des paroles sans significations, comme ma vie qui désormais n'avait plus de sens. Bribes de pensées, d'idées distraites, de raisonnements idiots, vides, comme le vide qui m'habitait : le vide qui me détruisait ! Oh, mon Dieu, mon Dieu, où étaient mes jambes ?...

CONTACTER L'EDITEUR POUR LIRE LA SUITE

UN ASSASSIN TROP INNOCENT

de

VINCENZO DI LALLA

-Voilà le sac - dit Franco à bout de souffle - On doit se dépêcher avant d'être découvert. Allez, mettons-le dedans !

Mais Alberto ne bougeait pas : il était bouleversé et regardait fixement le cadavre sur le lit.

– Hé !... Ne reste pas planté comme ça !... on n'a pas de temps à perdre - hurla Franco en le secouant brusquement, - Prends le cadavre, moi je tiens le sac ouvert, Allez ! –

Alberto semblait ahuri et n'arrivait pas à détacher son regard de la victime. Il serrait encore entre ses mains l'arme du crime :

- C'est un accident - murmura-t-il presque pour lui-même - c'est un malheureux accident...

Franco lâcha le sac et avec fermeté lui donna deux claques.

- Réveille-toi, Alberto, réveille-toi ! Si on ne se dépêche pas on est cuits. Tu comprends ça !... Tu comprends ?...

- C'est un accident – dit Alberto en sanglotant, je ne suis pas un assassin... je l'aimais bien moi... -

- Je sais, je sais c'est pour ça que je veux t'aider. Allez prends le mort, moi je tiens le sac ! –

Alberto se pencha machinalement sur le lit et avec amour pris la victime et l'enfila dans le sac ! Franco le ferma rapidement avec la ficelle qu'il avait préparée, puis il fit un petit sourire intentionnellement sinistre.

Alberto se mit à sangloter désespéré.

- On découvrira la vérité, je le sais, on finit toujours par découvrir l'assassin.

- On ne te découvrira jamais - le rassura son frère, avec tendresse – j'ai pensé à un plan parfait pour faire disparaître le cadavre, tu verras... Mais tu dois te calmer, sinon tu vas tout compromettre. –

Alberto regarda ses mains couvertes de sang.

- Regarde - dit-il - je dois me laver les mains.

- Mon Dieu !... - dit Franco levant les bras au ciel impressionné- Il y a de l'eau non ?!... Tu ne peux pas dormir comme ça ! Va te laver et ne laisse pas de traces de sang sur le lavabo. Je t'attends.

Mais lui aussi était dans un état second, il avait oublié que ces mains peu avant serraient un couteau : ils étaient tous les deux bouleversés !

Alberto retourna de la salle de bains plus frais. Il s'était aussi lavé la figure et parvenait à mieux raisonner :

- Je me suis un peu rafraîchi - dit-il avec une étonnante désinvolture, puis il ajouta distraitement :

- Alors, Franco, qu'est-ce qu'on fait ?

- Qu'est-ce qu'on fait ?... - cria son frère - Tu sais bien ce qu'on doit faire ! On doit transporter le mort, non ?!...

- Hé ! - répondit agacé l'assassin - ce n'est pas la peine de t'énerver comme ça !...

- Tu es resté une éternité dans la salle de bain et je ne devrais pas m'impatienter !...
 - Je te l'ai dit : je me suis rafraîchi.
 - Tu t'es rafraîchi, tu t'es rafraîchi... Mais on doit se dépêcher !
 - Et alors dépêchons-nous !
 - Prends le sac.
 - Pourquoi moi ?
 - Alberto, c'est toi qui l'as tué et c'est toi qui le transportes !
 - D'accord, d'accord, mais s'il te plaît arrête de crier comme ça.
- Il prit le sac et le plaça sans efforts sur ses épaules.
Franco sourit : il aimait bien son frère même si c'était une tête de mule !
- C'est lourd ? lui demanda-t-il.
 - Je pourrais en porter dix comme ça moi ! - répondit orgueilleusement Alberto - On y va ?
 - Je t'attends.

Et ils sortirent.

Il était quatre heures de l'après-midi. Il y avait pas mal de monde dans les rues, mais personne ne semblait soupçonner que ces deux-là transportaient un mort, eux- même semblaient tranquilles, on aurait dit qu'au moment-même où ils s'étaient trouvés parmi les gens leur peur s'était estompée, comme s'ils ne s'attendaient à aucun danger au milieu des gens. Ils marchaient imperturbables, évitant, mais quelquefois heurtant les passants, avec une inconscience incroyable.

CONTACTER L'EDITEUR POUR LIRE LA SUITE

LES LARMES DE LA DERNIÈRE HEURE

de

VINCENZO DI LALLA

Le jour de sa mort était arrivé !... Il ne lui restait que quelques heures avant la fin, l'inexistence, la conclusion de sa vie...

Il essuya ses larmes et sa sueur avec ses mains : ces mains méprisables qu'il détestait tellement, les seules véritables coupables ! Les regardant, désespéré et avec rage il se remit furieusement à les mordre : « Ce sont elles, elles qui ont tué !... Les assassines ce sont ces mains !... Ce sont ces doigts qu'il fallait punir !... Ce sont elles qu'il fallait couper !... Mais qui pouvait comprendre ?... Qui ?... Désormais... »

Les larmes coulaient à flots de ses yeux douloureux et sans espérance descendant du visage vers le cou, jusqu'à sa poitrine palpitante et brûlante d'angoisse. Alors qu'il cherchait inutilement à réfréner le dernier spasme, un hoquet de douleur, semblable à un cri féroce de libération, retentit dans sa cellule et dans toute la prison, suivit immédiatement par des sanglots hystériques, irrépressibles : - La vie, la vie !... – criait le condamné en fixant et mordant ses mains – Vous me coûte la vie, assassines !... Vous l'avez tué. Avant que je puisse réfléchir, raisonner !... Vous vous êtes emparées de cette bouteille et vous lui avez fracassé la tête ! Assassines ! Assassines !... Pour moi ce n'était qu'un soupçon quand vous l'avez frappé, malheureuses !... Un soupçon qui se serait éclairci avec des explications, avec le bon sens ; mais vous, malheureuses, sans raisonner, vous vous êtes lancés sur cette bouteille et vous l'avez assassiné ! Oh, non, non !... Je ne peux pas finir par votre faute sur la chaise électrique !!! –

Il était de plus en plus agité, furieux, fou de douleur et plus il regardait ses mains plus il sentait augmenter son angoisse. Il ne se contentait plus de les mordre, mais il les battaient contre les murs de sa cellule, contre elles-mêmes et contre lui-même, contre des souvenirs et des images de son désespoir, désormais halluciné. Jusqu'à ce que, épuisé et ensanglanté, il se jette à plat ventre sur son lit hurlant et donnant libre cours à ses derniers remords.

- Je suis innocent... - sanglotait-il effrayé, - vous ne pouvez pas me tuer !... Ç'a été un accident... Je ne suis pas un assassin... Sauvez-moi, sauvez-moi !... Je ne voulais pas le tuer... je ne peux pas mourir !... Je ne veux pas mourir !... Non !... Non !... Non !... –

Ses hurlements étaient déchirants et insupportables et résonnaient dans la prison comme un écho obsessif de la plus monstrueuse tragédie, martyrisant dans les cellules les autres détenus qui les yeux écarquillés de terreur se couvraient les oreilles avec les mains afin de ne pas entendre à l'avance le tourment qui les attendait.

Les gardiens dans les couloirs, écoutaient émus et pétrifiés le pauvre homme et à chaque cri, ils se lançaient des coups d'œil qui exprimaient leur compréhension et leur sincère solidarité. Dans le fond, semblaient-ils

souligner, ce condamné n'était pas un de ces habituels délinquants endurcis, arrivé là après une vie de vols et de crimes : pas du tout ! C'était un père de famille comme eux, qui avait toujours été un homme honnête et un citoyen intègre et très estimé. Il avait tué par jalousie, c'est vrai, de plus une jalousie absurde et dénuée de fondement ; mais qu'est-ce cela changeait, lui, l'avait considérée justifiée et il en avait presque perdu la raison ?

Les juges avaient été très sévères et avait considéré l'homicide prémédité ; mais eux, les gardiens, qui l'avaient entendu hurler, savaient avec certitude que ce n'était pas vrai et qu'il s'agissait d'un assassin qui avait perdu la tête dans un moment d'égarement.

Le malheureux hurla, implora, pleura et se désespéra jusqu'à ce qu'arrive l'aumônier de la prison, son confident, celui qui plus que tous savait le comprendre.

– Mon père, mon père, - implora-t-il à peine il le vit, - je ne veux pas mourir ! –

Le brave aumônier lui sourit, se faisant ouvrir la cellule par le gardien qui le surveillait et entra. Puis, s'agenouillant, il caressa son front brûlant et le regardant avec bonté l'invita à prier et à se repentir encore une fois de son crime.

– Dieu, - dit-il - est bon et seulement lui maintenant peut te venir en aide. Ils prièrent longtemps ensemble, jusqu'à ce que l'assassin se calme et désire se confesser. Et lorsque le moment terrible arriva, on aurait dit une autre personne, il se laissa conduire vers la mort sans une larme, sans un cri et se laissa tuer presque en souriant.

Dans l'obscurité de la salle les spectateurs avaient les yeux brillants d'émotion et les femmes se mouchaient.

– Un beau film, un grand film ! - murmurait-on dans la salle – Une belle fin, un grand acteur, un excellent metteur-en-scène...

Et ils étaient déjà tous en train de se lever, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il s'agissait d'un film à surprise, car ils virent que le protagoniste qui venait d'être exécuté, était sain et sauf, méditant dans son bureau. Ils ne comprirent plus rien et prêtèrent de nouveau attention, mais un peu irrités pour ces larmes prématurées et perdues. Cela dura encore exactement un quart d'heure, et ce fut une vraie surprise, ou plutôt tout fut une surprise. En effet ce qu'on avait vu jusqu'alors, était perçu sous une autre lumière,

avec une autre morale et cela soulevait des mécontentements et des polémiques.

- Pour moi - disait à son mari la femme de la huitième file tout en passant ses mains dans sa belle chevelure blonde et en se levant de sa chaise, - la fin c'est une merde !

- C'est vrai, cet idiot de metteur en scène a voulu créer la surprise, mais Il n'y a qu'un Hitchcock

- Toi - commentait avec un ami, un autre spectateur deux rangées devant, - tu ne comprends rien ! C'est un film qui fait réfléchir !

- Moi je me suis amusée jusqu'à ce qu'il soit tué, - disait à son fiancé qui la devançait une belle femme, - mais après je me suis ennuyée. Un vrai navet !

- Quel film, un chef-d'œuvre ! - disait un homme âgé et ventru à sa femme à grosse lunettes tout en se dirigeant vers la sortie - une merveille !

- Du gaspillage d'argent, du gaspillage ! - continuait à répéter un petit homme à son épouse énorme et distraite suivant deux hommes plus satisfaits dont l'un écoutait et acquiesçait tandis que l'autre parlait en gesticulant

- Ça, c'est un film actuel, qui parle aux italiens. Et même, tu sais ce que je te dis ? Si j'étais au gouvernement, j'obligerai tous les citoyens à le voir. Ce serait éducatif, tu ne penses- pas ?

- Excellent film ! - s'attarda à le définir un intellectuel osseux, à d'autres collègues lui ressemblant- Éthique et poésie, c'est de l'art !

- Moi - répondait un autre, une pipe éteinte entre ses lèvres délicates, - je le définirais une heureuse rencontre entre les acteurs et le metteur en scène...

Et un autre au bouc noir sur le menton d'un visage trop allongé, ajoutait :

- Plus que d'une rencontre je parlerais d'un retour du metteur en scène à ses anciens amours.

- Pas vraiment, - intervint un quatrième, avec une petite voix - je dirais qu'il s'agit d'une évasion de l'artiste des habituels clichés.

- Allons-y - les interpela le cinquième et dernier, exhibant toute sa maigreur. - il n'y a presque plus personne.

CONTACTER L'ÉDITEUR POUR LIRE LA SUITE

LE MALADEL

L'ÉTRANGE MALADE

(Nouvelle)

De

VINCENZO DI LALLA

Mon cher Enzo
ces belles lignes de « toi »
me servent maintenant
pour exprimer ma pensée :

*Il y a plus de flammes dans le cœur d'un
homme que dans toutes les étoiles du*

ciel ;

*il y a plus de vide dans mon cœur
que dans les espaces infinis ! –*

Marilena

- Expliquez-moi tout, sans mentir ! - dit le médecin comme s'il parlait à un enfant à cet homme de cinquante ans.
- Pourquoi devrais-je vous mentir, docteur ?... - se lamenta le patient- C'est moi qui vous ai appelé, non ?...
- En effet ! Alors, dites-moi finalement la vérité !
- je vous l'ai dit : je me sens bizarre.
- Où - Un peu partout !
- Partout, partout !... - répéta le docteur énervé, - Vous vous sentez bizarre aux pieds aussi, peut-être ?!

- Non, docteur, aux pieds non.
- Et alors indiquez-moi un endroit, je ne sais pas, la tête, le cœur, le foie, les poumons, seulement un point et je vous examinerai !
- Je ne saurais pas vous dire... - dit le malade mortifié - Croyez-moi je me sens seulement bizarre !
- Et alors, c'est seulement un peu de fatigue, vous n'avez rien !
- Je ne pense pas, docteur, quand je suis fatigué, c'est différent...
- D'accord, mais ça fait déjà une demi-heure que je suis en train de vous examiner. Vous comprenez bien que comme ça on n'arrive à rien. Vous devez me dire ce que vous ressentez, avec précision, sinon je suis contraint à partir !
- Non, ne partez pas docteur ; je dois savoir ce que j'ai. Je ne me suis jamais senti comme ça, j'ai peur.
- Et alors, dites-moi, ce que vous ressentez !
- je n'ai pas d'énergie.
- Continuez, soyez plus clair, s'il vous plaît.
- Voilà, - le malade tout à coup semblait savoir ce qu'il avait - oui, oui, docteur, c'est ça, maintenant, je me sens nébuleux, comme abruti.
- Bien, finalement vous réussissez à vous expliquer ! - Le visage du docteur s'illumina, mais après un instant il s'assombrit de nouveau.
- Je ne comprends pas - dit-il en lui touchant la tête avec une main, - la température est normale !
- Je devrais brûler, docteur ?
- Bah... ça dépend. En tout cas je vais vous prescrire un calmant.
- Ce n'est pas un mal de tête normal, docteur.
- Mais si ! Vous êtes trop anxieux, demain vous irez très bien. Vous ressentez autre chose ?...
- Oui !
- Ah !... Et quoi ? Dites-moi !
- Bah... beaucoup de choses : de la mélancolie, du pessimisme, de la déprime, un désintérêt pour tout. Une envie de pleurer...
- ... Et ensuite ?...
- C'est tout.

Le docteur hocha la tête et sourit comme si maintenant il avait tout compris. :

- Oui, vous êtes seulement déprimé, cher monsieur - dit-il en se levant de la chaise près du lit et en reprenant sa sacoche, - vous avez une baisse de

moral, vous comprenez ? Vous n'avez rien du tout ! Certainement ça ira mieux dans quelques jours. Mais maintenant je dois partir. Je vais laisser un comprimé à votre femme, - il lui tendit la main et le malade, pas trop convaincu, fit de même, le docteur sourit :

- Allez... soyez tranquille... - mais, à l'improviste, avant qu'il ne termine sa phrase, il le vit respirer très fort et tourner vertigineusement les yeux.

- Qu'est-ce que vous avez ?... Qu'est-ce qui vous prend ?... - dit-il en se penchant pour l'observer.

- J'ai la tête qui tourne, la tête qui tourne, j'ai la nausée...

- Mais comme ça, tout d'un coup... - s'étonna le docteur.

- Oui. Oui !... Oh, je me sens mal, ça tourne !...

- Calmez-vous, essayez de vous calmer...

- J'ai envie de vomir, j'ai envie de vomir...

- C'est urgent ?

- Quoi docteur ?

- L'envie de vomir, non ?... - dit le docteur tout en s'éloignant afin d'éviter de possibles éclaboussures sur ses vêtements.

- Oui, oui ! - fit le malheureux, presque terrassé par la douleur - si je ne vomis pas, je meurs.

- Vous qu'on vous apporte une cuvette ?

- Oui, oui, mais non, non, c'est en train de passer... Oh... ça passe... - il fit une longue respiration et sourit - Oui, ç'est passé ! Mon Dieu, qu'est-ce qu'il m'arrive, ça fait peur !

- Le docteur fut stupéfait de la vitesse avec laquelle le malade se reprit et il resta un moment sans savoir comment lui parler, puis il dit avec colère :

- Mais pour qui vous me prenez ? Vous ne croyez tout de même pas que je vais croire à votre petite comédie ?

- Pourquoi docteur ? - murmura candidement le patient - C'est la vérité.

- Vous le faites exprès, parbleu !

- Mais non, je vous jure que non !

- Vous avez joué la comédie, avouez-le !

- je ne comprends pas pourquoi vous pensez que j'ai fait semblant, - répondit l'air un peu offensé le patient.

- Ah... J'aimerais bien savoir pourquoi moi !

- En disant cela vous faites naître en moi un terrible doute.

- Ah bon ?!... Maintenant vous me direz que vous sentez un doute partout ?...

- Bah, si vous le prenez comme ça !... - dit dépit le malade – Le doute partout, c'est vous qui l'avez, vu que vous ne réussissez pas à me dire ce que j'ai.
- Vous avez la berlue ! Voilà ce que vous avez !
- Vous devriez avoir honte de me parler comme ça, je suis un homme de cinquante ans et je sais ce que je dis !
- Et bien maintenant vous ne direz plus rien car je m'en vais !...
- Mais vous voulez comprendre que je vous ai dit la vérité ? Je sais que c'est bizarre mais si justement cette bizarrerie était le symptôme de quelque chose de plus grave ?...
- Le docteur réfléchit un instant, hésitant, mais, en le regardant, il décida de partir. Le sourire de cet homme était trop ironique, il avait vraiment le visage de quelqu'un en bonne santé.
- je suis désolé, mais vous n'avez rien, comme vous n'aviez rien quand vous m'avez fait appeler d'urgence, faisant croire que vous étiez moribond,
- il se dirigea froidement vers la porte, mais il ne fit que quelques pas car le malade bloqua ses pas poussant un cri étouffé. Après un instant d'hésitation, il retourna sur ses pas : il était médecin et en médecine on ne sait jamais... - Qu'est-ce qui vous prend maintenant ?... –dit-il en l'observant se retourner dans son lit, comme en proie à d'atroces douleurs.
- Aïe, aïe... Aidez-moi, s'il vous plaît, je me sens mal, je me sens mal docteur...
- Vous ne plaisantez pas ?
- Non, non, je suis en train de mourir, je suis en train de mourir...
- Cette fois-ci, c'est vraiment la dernière tentative ! - dit-il en se penchant sur le malade...
- Je suffoque, je suffoque...
- Qu'est-ce que vous ressentez exactement ? - lui demanda-t-il en s'asseyant à côté de lui et en posant une nouvelle fois sa sacoche sur son lit.
- Une douleur terrible, docteur, terrible !
- Oui, mais quel type de douleur ? Où ?...
- A l'intérieur, à l'intérieur.
- A quel endroit...
- Partout, au ventre, au cœur, à la tête, partout, partout !...
- C'est inédit !... Quel type de douleur ?

CONTACTER L'EDITEUR POUR LIRE LA SUITE

PARMI LES BRANCHES, LES FEUILLES, LES FLEURS...

de

VINCENZO DI LALLA

Messieurs, si parfois lorsque vous me rencontrez, vous vous rendez compte que je regarde intensément quelqu'un parmi vous, que j'étudie ses traits, son expression, ses yeux ; que j'évalue sa taille, sa physionomie, son allure ; que je juge son habillement, sa classe, sa personnalité, que je l'examine sous tous les angles, à différentes distances, avec les effets du clair-obscur de mon imagination ; qu'en somme je le passe au crible comme à la recherche de son âme, ne vous méprenez pas avec vos suppositions, ne voyez pas dans mon comportement qui sait quelles intentions, ne rôdez pas autour de moi, ne me suivez pas, et surtout, ne m'avilissez pas avec des propositions impertinentes, car dans mes manœuvres, il n'y a aucune malice, je tente seulement de retrouver un individu dont je n'ai pas d'image . Surtout ce monsieur qui me suit toujours, qui m'attend devant chez moi, qui m'y accompagne, qui quand je le regarde fait semblant d'écrire sur son agenda, qui même maintenant, si je le cherche, est certainement en train de me scruter. Il doit mettre fin à ses intentions : sachez que personne parmi vous ne pourra, en aucune manière toucher mon cœur complètement imprégné de l'amour pour mon mari, grand artiste, peut-être le plus significatif du siècle (même si à l'heure actuelle je suis la seule à le savoir) et qui, malheureusement n'est plus... Il s'est suicidé, laissant en moi un énorme vide, insurmontable ! Mais je ne voulais pas vous parler de cela, car c'est privé, ça n'appartient qu'à moi, comme la solitude dans laquelle je me trouve, comme le merveilleux souvenir de mon remarquable mari.

Plutôt, si quelqu'un parmi vous connaît un homme grand, aux traits marqués, au regard pénétrant, beau comme on n'en voit rarement et qui a prêté son image à un sculpteur, je lui serais très reconnaissante s'il me communiquait son adresse. C'est très important pour moi de le trouver afin

d'honorer la mémoire de mon mari, cela me soulagerait d'un grand poids.

- Chère madame, pardonnez-moi, je ne voulais pas vous importuner : je suis un gentilhomme.

- Ah, que voulez-vous ?

- Je voudrais vous exprimer mon regret pour les tourments que vous ont fait subir mes semblables.

- Non, comprenez- moi bien, je ne critique pas ces comportements, pas du tout... dans d'autres circonstances je les trouverais même flatteurs : toutes les attentions des hommes envers la femme, à condition de ne pas être vulgaires, sont divines. Je peux vous dire ce que je pense ?

- Certainement madame.

- Désormais, moi, j'ai un certain âge et pour certaines choses, je suis hors-jeu... Mais je pense que l'homme est un prédateur... Enfin, c'est mon opinion, mais je pourrais me tromper.

- Vous me permettez de vous répondre ?

- bien sûr.

- Voilà, je voudrais demander à ce « gentilhomme... »

- je n'accepte pas ce « gentilhomme » dit sur ce ton révélant que vous ne connaissez pas la signification du mot « gentilhomme »

- Et vous, vous ne connaissez pas la signification du mot « homme »

- Je vous donnerai l'adresse de quelques femmes, vivant dans divers pays, qui vous diront ce que j'entends moi par « homme ».

- Circulez, circulez... Qu'est-ce qui se passe ici ?

- On était en train de discuter entre amis, monsieur l'agent.

- Le trottoir est fait pour marcher. Circulez s'il vous plaît, circulez...

- C'est juste, respectons les pouvoirs publics. Merci pour votre attention messieurs et je suis certaine qu'à partir d'aujourd'hui, les choses iront mieux entre nous...

- Vous partez comme ça, madame ?

- Vous avez entendu l'agent ?...

- Déplaçons-nous.

- A dire vrai, je suis en train de me rendre à l'adresse d'un certain monsieur Mario Rossi qui pourrait être la personne que je cherche. Je n'y crois pas,

j'y vais par pure formalité, j'ai déjà vu tant de personnes... Mais si vous voulez venir, c'est à deux pas d'ici...

- Moi, je viens, madame.

- Moi aussi.

- Nous aussi.

- Très bien, suivez-moi... Vous aussi, madame venez avec nous.

- Je peux ?

- Mais bien sûr. Et même, restez près de moi, vous me porterez peut-être chance... mais, excusez-moi une minute madame... j'étais en train de me demander où pouvait être passé ce sympathique dragueur qui me suit partout et le voilà : je le vois dans la vitrine de l'autre côté de la rue... et il prend des notes sur son agenda, il écrit... J'aimerais bien voir ses gribouillis !...

- Vous voulez que j'aille lui donner une leçon madame ?

- De grâce, ne faites surtout pas ça ! Il doit comprendre tout seul. Allons-y... Quel beau cortège s'est formé !... Quelquefois je me sens si légère que j'ai du mal à garder les pieds sur terre !...

- Madame, je peux vous demander pourquoi votre mari, un si grand artiste s'est suicidé ?

- Pourquoi, vous le connaissiez ?

- Non, mais vous avez dit que c'était un génie...

- En effet...

- Mais comment il a pu faire une chose pareille ?

- Le geste d'un esprit supérieur tel que le sien, se justifie seulement par le tourment pour l'art. N'importe quelle motivation humaine serait offensive pour son génie. C'est pourquoi, j'aime même la raison qui me l'a enlevé : cela faisait partie de son être.

- Oui, mais vous êtes restée veuve si jeune...

Face à la grandeur de sa perte moi je ne suis rien.

- J'espère que là où nous allons, vous trouverez votre type : qui sait quel bonheur !...

- Ce serait une immense satisfaction, sans aucuns doutes.

- Mais, sans vouloir être indiscrete vous avez quelque chose à lui communiquer ?...

- Non, si et quand je le trouverai je resterai seulement quelques instants le contempler afin de voir sa réaction que j'imagine déjà d'ailleurs, mais je veux qu'il ne subsiste aucuns doutes. C'est une sorte de preuve d'amour

que je dois donner à mon mari, un cas de conscience, plus qu'autre chose, car lui ne peut plus, désormais, constater par lui-même la vérité.

- Mais votre mari...

- Ah, voilà la rue ! Tournons tous à l'angle... Donc, c'est au numéro six... nous sommes au deux, donc...

- Je disais, votre mari...

- Mon Dieu ! Devant le numéro six il y a l'homme qui me suit toujours !... Il nous a devancés...

- C'est un vrai tourment qu'il vous fait vivre !

- Comment il a fait à savoir où on se dirigeait ?... Et cette fois-ci il ne fait pas semblant de prendre des notes, il me regarde... il me sourit... C'est la première fois que nous nous regardons vraiment dans les yeux... Il a l'air très satisfait... je veux voir ce qu'il va faire...

- Bonjour belle madame, puis-je accompagner moi aussi, humblement, l'espoir de vos pas ?

- Nous sommes déjà nombreux, monsieur...

- Placez-moi à la fin du cortège, au fond, de l'autre côté du monde, il suffit que vous sachiez que je vous suis.

- Que vous me suiviez, je n'en avais aucuns doutes. Comment avancent vos notes ?

- Oh, désormais, ça, c'est fini : maintenant je dois réaliser...

- D'accord, mais pas avec moi ! Adieu ! Oh ! Madame la concierge ?...

- C'est moi.

- À quel étage habite monsieur Rossi ?

- Au cinquième. Mais qu'est-ce que c'est que tous ces gens ?

- Des amis.

- Mais vous n'allez tout de même pas aller tous chez lui ?...

- Non, seulement moi, cette sympathique dame, ce jeune homme et le prêtre. Allez-y messieurs-dames, entrez dans l'ascenseur. Et vous, vous allez où ?

- Je monte dans votre ciel.

- Non, Descendez plutôt les pieds sur terre ! Appuyez sur le bouton, madame !

- Je monterai au prochain tour.

- Déjà arrivés : cet ascenseur vole. Allez-y, sortez messieurs- dames. Mon père, vous pouvez sonner, on peut toujours espérer un miracle.

- Qui est-ce ?
- Des amis.
- Allez vendre ailleurs !
- Nous ne vendons rien, ouvrez s'il vous plaît.
- Ah, des religieux ? Je suis athée !
- Nous ne sommes pas des religieux.
- Je ne tombe pas dans le filet !
- Mon père, dites-lui vous que nous ne sommes pas des religieux.
- Nous ne sommes pas des religieux, c'est-à-dire...
- Allez-vous-en !
- Je viens de la part d'une amie à vous, un modèle qui posait pour mon mari. Elle dit qu'il y a une certaine ressemblance entre vous et une sculpture.
- Ah, si c'est pour le travail... Entrez. Bonjour
- Bonjour, monsieur... Ahaaa...
- Vite, elle a perdu connaissance, portons-là à l'intérieur... mettons-la sur le divan... allez lui chercher un coussin... Vous avez vu quel bel homme ce monsieur Rossi ?...
- Voilà le coussin.
- Merci. Vous devez surement être le type que cherchait la dame. Vous avez posé pour un sculpteur il y a quelques années ?
- C'est mon métier de poser.
- Éventez-la un peu avec le journal, mon père... Allez, ma petite, ouvrez les yeux... Elle est restée foudroyée...
- Mais que voulez-vous de moi ?
- Cette femme doit vous observer et voir quel effet cela vous fait. Vous avez laissé votre chien sur le palier monsieur Rossi.
- Je n'ai pas de chien.
- Et alors qui est-ce qui gratte à la porte ?
- Au secours, au secours...

CONTACTER L'EDITEUR POUR LIRE LA SUITE

MIRACLE D'AMOUR

de

VINCENZO DI LALLA

Lorsqu'il aperçut l'autoroute il eut un soupir de soulagement : non seulement il n'avait pas été arrêté par la police, mais il n'avait même pas trouvé d'embouteillages qui lui aurait fait perdre un temps précieux ; il n'avait qu'à prendre le ticket et partir ! Il avait vraiment l'impression que la chance était de son côté : au moins jusqu'à ce moment tout était parfait ! Il parcourut ce dernier trajet sans trop de jubilation de peur d'être déçu : ce n'était pas fini ! Il arrêta doucement sa voiture et avec un calme absolu prit le ticket, lorsqu'il entendit à l'improviste la portière de sa voiture s'ouvrir et une voix féminine implorer :

- Vous pouvez me prendre en stop, s'il vous plaît monsieur.

Il se retourna brusquement, blanc et tremblant, sur le point de faire la sottise d'appuyer sur l'accélérateur et de fuir.

- Fermez cette portière ! – hurla-t-il énervé – Fermez !!!

- Je vous en prie, s'il vous plaît – insista l'autostoppeuse en mettant un pied dans la voiture.

Il vit dans le rétroviseur qu'il y avait des voitures derrière lui :

- Descendez, s'il vous plaît, je ne peux pas partir.

Mais tandis qu'il disait cela, la jeune fille entra complètement et s'assit à côté de lui, tout en fermant la portière.

- Allez, monsieur - dit-elle tout en s'installant - ne soyez pas méchant.

La colère l'aveugla : il la prit par un bras et le serra de toutes ses forces.

- Descendez malheureuse ! - murmura-t-il entre ses dents - descendez je vous dis !

Mais juste au moment où l'autostoppeuse, effrayée, était sur le point d'ouvrir la portière, il vit ou il crut voir une voiture de police s'approcher rapidement. D'un coup il appuya sur l'accélérateur et la voiture partit sur l'autoroute comme un éclair. Après cent mètres il était lancé à cent à l'heure et la jeune fille comprenait tout à coup qui pouvait être cet homme.

- Faites-moi descendre ! - elle se mit pleurer- Laissez-moi descendre !

Mais c'était trop tard : il regardait nerveusement la route dans son rétroviseur et ne l'écoutait plus.

Après avoir fait quelques kilomètres à toute allure, il se relaxa un peu : il n'était pas suivi pour le moment !

- Faites -moi descendre... - implora la jeune fille en larmes.

Il lui lança un coup d'œil menaçant :

- S'ils me prennent ce sera de votre faute, vous vous rendez compte ?

- Je ne savais pas... - sanglota plus fort la fille.

- Vous ne saviez pas, vous ne saviez pas... - dit-il imitant sa voix pleurnicharde - Pourquoi êtes- vous entrée de force dans ma voiture, hein ? Pourquoi ?...

- Parce qu'il me semblait...

- Il vous semblait mon cul ! On n'agit pas de cette façon ! De toute façon, plus loin je vais vous faire descendre, si vous restez tranquille.

- Pourquoi plus loin ?... Laissez-moi descendre ici !...
- Écoutez- lui dit-il - vous m'avez fait perdre un temps précieux, vous comprenez ?... maintenant taisez-vous et arrêtez de pleurer s'il vous plaît, ne me distrayez pas !

La jeune fille bredouilla quelque chose apeurée et désespérée et essaya de se calmer. Quelques minutes de silence passèrent : on ne voyait pas de police, cela lui semblait un peu étrange.

- Je ne comprends pas - murmura-t-il en scrutant le rétroviseur.
- Vous fuyez qui ? - demanda timidement la jeune fille.
- La police, qui voulez-vous que ce soit ? - s'étonna-t-il distraitemment.
- Vous êtes un voleur ?
- Bien sûr ! - répondit-il, souriant avec orgueil - mais scientifique ! Sans vous, tout serait allé comme prévu. Un coup fantastique. Incroyable !...

La jeune fille fit une moue l'air pas très convaincue ; il s'en rendit compte et avec supériorité se mit à rire :

- Vous ne me croyez pas, hein ?
- Je crois que vous avez fait une grosse erreur.
- Ah, oui ? Et laquelle ?

La jeune fille indiqua d'un geste l'autoroute et dit sur un ton rationnel :

- Excusez-moi, mais vous êtes pris au piège sur l'autoroute ? Même s'ils ne vous suivent pas, ils vous cueilleront à la sortie.

Il éclata de rire...

- Vous pensez que je suis aussi bête ? Je vous ai dit que j'ai étudié ce coup de manière scientifique.
- Alors vous avez l'intention d'abandonner votre voiture et de fuir à travers champs ?... Mais même comme ça ils vous prendront.

- Non ! - continua-t-il en riant- Je sortirai de l'autoroute et ils ne me verront pas, là est toute la perfection, le sensationnel, l'incroyable, l'impondérable, le coup de génie !...

La jeune fille le regarda incrédule :

- Je ne comprends pas, je ne comprends pas du tout...

Il lui lança un regard compréhensif, comme pour dire : -Bien sûr ! – puis il dit avec euphorie :

- Je vais rendre fous les policiers avec ce coup !

La jeune fille sourit

- Les voleurs pensent toujours ça, et à la fin ils sont attrapés.

Il regarda instinctivement dans le rétroviseur :

- Quand un coup est bien préparé comme ça il n'y a pas de danger, je peux vous l'assurer. Aucun danger à l'horizon !

- Vous pensez n'avoir commis aucune erreur ?

Il regarda de nouveau dans le rétroviseur.

- Absolument.

- Pourtant au péage, vous ne pensiez pas cela quand vous êtes parti à toute vitesse.

- Mon plan est parfait mais vous m'avez mis dans un état d'agitation.

Aucun doute, alors ?

Enfin, je suis quand même un peu tendu, mais j'ai de l'expérience.

- Vous n'avez jamais été pris ?

- Seulement une fois mais j'étais avec un autre, un petit voleur : je n'ai jamais eu de condamnation.

- Vous avez commis un vol dans une banque aujourd'hui ?

- Plus ou moins !

- Beaucoup d'argent ?
- Pas mal, Mais assez de questions...
- Excusez-moi, je suis curieuse de nature.
- Vous êtes aussi jolie... Comment vous vous appelez ?
- Valeria. Et vous ?...
- Vous croyez vraiment que je vais vous le dire ?...
- Oh, pardon, excusez-moi, je suis vraiment ingénue.

Il hochait la tête compréhensif, puis tout d'un coup avec fureur :

- Merde, vous m'avez distrait ! Tenez-vous fort !
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Tenez-vous fort je vous dis !

Il freina brusquement se dirigeant vers une petite place et s'arrêta près d'une moto.

Malédiction !

- Oh, mais vous m'avez fait peur ! Pourquoi vous avez freiné comme ça maintenant ?
- Il la regarda mal :
- Vous me portez malheur !
- Mais je n'ai rien fait, - murmura-t-elle avec un ton innocent.
- C'est ça, vous n'avez rien fait !... Maintenant c'est la merde !...
- Je ne comprends pas.
- Vous voyez cette moto là-bas ?
- Oui.
- Et celle-là ? – il arracha sa perruque et alors qu'il semblait un homme de quarante ans, il sembla soudain avoir dix ans de moins, la laissant sans abasourdie. Mais ce n'était pas fini : il enleva la veste sombre et

classique qu'il portait et l'enfila à l'envers, la transformant comme par magie en une petite veste colorée et sportive :

- Qu'est-ce que vous en dites ?
- Incroyable ! – fit l'autostoppeuse.
- Bien maintenant vous savez comment va continuer ce voyage et comment je suis. Et c'est de votre faute !
- Mais moi
- Vous m'avez distrait en parlant, vous comprenez ? Je devais vous faire descendre avant !

Valeria écarquilla les yeux terrorisée :

Qu'est-ce que vous voulez faire maintenant ?... Vous voulez me tuer ?

- Mais non, ne dites pas de bêtises.
- Je vous jure que si vous me laissez ici je ne dirai rien à la police, ni sur votre aspect ni sur la moto.
- Vous me prenez pour un con ? Ces gens-là savent comment vous faire parler ! En attendant descendons- Il prit un sac sur le siège arrière et descendit ; la jeune fille l'imita machinalement - Je dois me dépêcher, - dit-il en considérant la route parcourue- il y a des voitures... - Et la prenant par le bras : - Venez avec moi !... Je ne vous ferez aucun mal, mais si vous faites des caprices, je vous préviens que je suis armé.
- Je vous en supplie, déposez-moi ici, je ne dirai rien.
- Non je ne peux pas prendre de risques. Mais, je vous assure qu'à peine sortis de l'autoroute je vous laisserai partir.
- Il monta sur la moto et d'un coup sec mit le moteur en marche, puis, d'un geste vif lui fit signe de monter. La jeune fille le regarda bizarrement, tout en souriant.
- Qu'est-ce qu'il y a maintenant ?... - Le ton de sa voix était sérieux mais pas désagréable. – Ça va, ne me faites pas perdre de temps !

Valeria souriait toujours, puis elle dit :

- Mais une erreur vous l'avez commise ! - Elle courut vers la voiture et en ressortit avec la perruque - Regardez !

- Seigneur ! - fit le voleur - Merci, merci !

Un instant après la moto démarrait et Valeria se tenait fort contre lui.

Ils parcoururent quelques kilomètres en silence, tous les deux immergés dans leurs réflexions, bizarres, mais semblables, comme : « C'est un beau garçon, mais ! » ou bien lui : « Elle me plaît bien ! Si je l'avais rencontrée dans une autre occasion... » « Qui sait pourquoi il est devenu un voleur. » « Pour une fille faire de l'autostop ce n'est pas sérieux : quel genre de fille ce sera ? » Il a fait une tête quand j'ai pris sa perruque, on aurait dit qu'il avait honte d'avoir commis une erreur. » « Heureusement qu'elle m'a parlé de la perruque !... Mais pourquoi l'a-t-elle fait ? Et comme elle était contente !... » Puis ils retournèrent de nouveau dans leurs respectives situations de doute et d'espoir, mais pas pour longtemps ; Ils étaient trop proches et la jeunesse leur appartenait. Lui toutefois ne perdait pas de vue son rétroviseur et, il ne voulait pas y croire, mais tout à coup il lui sembla de voir le grand danger : la police.

- Mon Dieu - cria-t-il - la police, regardez !

La jeune fille se retourna et poussa un petit cri :

- Oui, c'est la police !

- Maintenant je suis entre vos mains, mais rappelez-vous que si vous parlez, je me vengerai.

- Vous pouvez être tranquille, je ne dirai rien. Mais j'ai encore la perruque !

- Donnez-la-moi et ne vous retournez pas : je contrôle dans le rétroviseur.

- Valeria lui passa la perruque et il la mit dans une poche interne de sa veste.
- L'argent est dans le sac ? - demanda avec anxiété Valeria - Oui, mais attention ils sont en train de nous rejoindre.

En effet, tout de suite après deux policiers en moto les rejoignirent, l'un d'eux les obligea à s'arrêter ; l'autre continua son chemin à toute allure suivi par une voiture pleines de policiers.

- Bonjour – dit le policier – Je dois vous poser quelques questions.
- Je vous en prie ! – dit le voleur avec un calme surprenant-
- Nous sommes à la recherche d'un homme d'à peu près quarante ans, - continua le policier- cheveux gris, costume sombre... Il est à bord d'une voiture blanche et devrait avoir pris l'autoroute il y a à peu près une demi-heure. Vous n'avez rien vu ? – Le policier scruta Valeria terrorisée, puis il sourit.
- Non. - répondit le voleur.
- Qu'a fait la personne que vous recherchez ?
- Un vol. Qu'est-ce que vous avez dans ce sac ?
- Notre repas. - Il l'ouvrit et le policier contrôla.
- Bien ! - il fit un geste de la main pour les saluer, - vous pouvez y aller.
- Je vous souhaite de le trouver, alors !

Le policier haussa les épaules, comme pour dire : « Un jeu d'enfants » - puis après les avoir encore salués d'un geste, il repartit à toute allure. Ils restèrent silencieux le regarder et presque simultanément firent un long soupir : désormais ils étaient complices !

- Je dois vous remercier – dit le voleur sur un ton gentil et reconnaissant. - vous avez été très bien !
- Oh... - sourit Valeria – j'ai failli tomber évanouie ! Vous plutôt. Vous avez été très habile !

- L'habitude : c'est mon métier !... En tout cas merci !...
- Maintenant je suis votre complice, vous pouvez même m'appeler par mon prénom et me dire le vôtre, vous ne croyez pas ?
- Et à quoi ça servirait ?... Nous allons nous quitter. - sa voix, eut un instant une intonation amère, mais il se reprit immédiatement et ajouta d'un ton décidé :
- On doit se dépêcher : tenez- vous bien !
- Valeria obéit de bon gré et ils repartirent.
- Il va y avoir encore du danger ? – demanda après quelques minutes la jeune fille. - maintenant elle ressentait un fort désir de lui parler et également, même si elle ne voulait pas se l'avouer, un peu d'admiration pour son courage.
- Tant que nous n'aurons pas quitté l'autoroute il y aura toujours du danger. - répondit-il.

Il accéléra, sans s'en rendre compte, se sentant envahi par une envie irréfrenable de chanter, de rire, d'être libre, puis, sans comprendre pourquoi, une forte sensation de peur, jamais éprouvée auparavant, le fit frémir et ralentir. Il regarda les mains de Valeria qui serraient sa taille et pensa qu'il aurait aimé voyager avec elle simplement pour le plaisir.

- Qu'est-ce qui se passe ? - dit Valeria - Pourquoi êtes-vous devenu triste d'un seul coup ?
- Et vous pourquoi vous faites autant de questions ? – répondit en criant le voleur sans comprendre pourquoi, mais il se reprit tout de suite : excusez-moi, excusez-moi, je suis nerveux ! Demandez-moi tout ce que vous voulez.
- Valeria lui pardonna presque attendrie et comme elle avait envie de lui parler, elle reprit :
- Quand serons-nous sortis de l'autoroute ?
- D'ici peu il y a une sortie vers un village...

- Alors c'est là que nous allons nous séparer ?...
- Oui, vous serez finalement libre !

Valeria sourit un peu triste, puis dit, en ponctuant bien ses paroles :

- Vous aussi, vous serez finalement libre !
- Bien sûr, - répondit-il d'un ton décidé - mais en colère contre lui-même, il se rendit compte qu'il aurait voulu dire :
 - Malheureusement ! – Il se mit à accélérer.
- Certainement – continua la fille, - ce sera beaucoup plus facile pour vous de fuir sans moi.

Il ne répondit pas. Maintenant il lui semblait que les mains de la jeune fille le serraient plus fort et il sentait contre son dos sa poitrine chaleureuse. Que lui arrivait-il ?... – Il fondait pour la première venue ? Il voulait tout foutre en l'air ?

- Bien sûr - cria-t-il - que ce sera plus facile. - il éclata de rire : – La police mangera du poison, je peux vous l'assurer !
- Vous ne pensez qu'à votre coup...
- Et à quoi devrais-je penser ?... Moi, je suis un voleur, vous comprenez !
- Jusqu'à ce qu'ils vous prennent. Ensuite vous serez un prisonnier.
- Ils ne me prendront jamais ! – hurla-t-il avec énervement. Mais il avait peur : maintenant il aurait voulu ne pas être un voleur, il aurait voulu être libre comme elle. Il aurait voulu lui parler différemment, mais il était de plus en plus agité. – Vous feriez mieux de penser à vous... parce que ce n'est pas dit que je sois toujours gentil. – puis il ajouta : - je peux devenir dangereux pour vous.

Mais Valeria n'avait plus peur de lui et de façon spontanée appuya sa tête sur son épaule, le faisant frémir de surprise.

- Qu'est-ce que vous faites ?... – murmura-t-il ridiculement calme.

- Rien – répondit-elle, - j'ai seulement appuyé ma tête sur votre épaule : ça vous ennuie ?
- Non, non - bredouilla-t-il, se sentant comme enveloppé et presque possédé par la fille- Je désire vous caresser les mains, regarder votre visage, vous embrasser, vous parler doucement.- Il sourit et pensa qu'il n'aurait plus été capable de lui faire le moindre mal - Je vais vous donner de l'argent - dit-il - comme ça vous pourrez prendre un train. Naturellement - précisa-il - pas de l'argent volé.
- Vous êtes très gentil, mais je n'en ai pas besoin.
- Ah non ? Alors pourquoi vous avez fait de l'autostop ?
- Cela va vous sembler bizarre, mais je ne sais pas : comme ça, j'ai décidé ça ce matin - puis elle ajouta malicieuse – peut-être parce que je devais vous rencontrer...
- Vous êtes une fille étrange, vous savez ?
- Oui, je sais. - dit-elle en souriant et en s'appuyant plus fort sur son épaule.

Il la laissa faire avec plaisir, puis il ajouta :

- Et aussi imprudente.
- Oui, très, mais pas maintenant.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?... – demanda-t-il amusé.
- Je ne sais pas ... je n'ai plus l'impression que vous soyez un voleur et que nous sommes suivis.
- Vous n'avez plus peur ? – lui demanda-t-il. –
- De vous ou de la police ?
- De la situation où nous sommes ?
- Un peu, mais non, je n'ai pas peur, je crois que le coup est parfait et qu'ils ne nous prendront pas.

Le voleur sentit son cœur se remplir de joie et sa force se décupler :

- C'est scientifique, c'est un coup étudié scientifiquement !...

Mais avec une violence aussi forte que la joie qu'il avait ressentie, il fut assailli de nouveau par la peur et il murmura préoccupé :

- Attendons d'être sorti de l'autoroute ! Et je pourrai crier victoire !

La jeune fille ferma les yeux et resta ainsi avec un sourire satisfait sur les lèvres : elle avait l'impression de le connaître depuis toujours et elle était convaincu qu'ils ne seraient pas découverts. Quelques instants après la voix du voleur la fit sursauter.

- Et voilà !

Valeria vit la sortie bloquée par deux policiers, et comme ils s'approchaient, elle en reconnu un. C'était celui d'avant, elle sourit : Ils passeraient !

Ce qui aurait dû être le passage de la victoire et de la joie, devint à l'improviste pour eux le passage de la tristesse et du silence. Un sentiment d'embarras commun et inexplicable les avait presque surpris et rendus muets, durant tout le trajet qui les conduisit jusqu'à la place du village, ils restèrent dans un état de douce et triste anxiété. Une fois arrivés, le voleur, gara lentement sa moto sur le trottoir et sans descendre pour la regarder demanda :

CONTACTER L'EDITEUR POUR LIRE LA SUITE